

# DAPHNÉ

Volume 3

Hélène  
**VACHON**

Histoires tirées de la collection Le Trio rigolo



## UN MOT DE L'ÉDITEUR

**L**e Trio rigolo, c'était trois auteurs, trois personnages et trois histoires sur le même sujet dans chaque livre. Cette collection a été un grand succès pour FouLire, avec plus de 30 tomes publiés entre 2005 et 2015!

Pour la première fois, nous séparons notre trio mythique pour réunir, en un volume, les aventures d'un seul personnage. Le livre que tu tiens entre tes mains met en vedette Daphné.

Si tu aimes Daphné, n'hésite pas à le partager avec tes amis et à venir nous en parler sur notre site Web ([www.foulire.com](http://www.foulire.com))! Et si la formule te plaît, il faut absolument que tu te plonges dans les autres univers du Trio rigolo, également réunis dans un même livre : ceux de Yohann et Laurence!

Bonne lecture!

FouLire

# MA PREMIÈRE

# FOLIE

« **Y**a rien comme une belle nature morte pour redonner vie à un commerce, pas vrai? »

De tous les cadeaux que je reçois le jour de mon anniversaire, ceux de ma tante Simone sont sans contredit les plus prévisibles.

Et sans doute aussi les plus inutiles.

Chaque année, tante Simone m'offre une peinture. Cette année, c'est une nature morte. On y voit un hachoir fiché dans une planche à découper entouré de trois clémentines, d'un oiseau mort et d'une poignée d'amandes.

Simone est peintre. En tout cas, elle essaie. Elle fait des efforts considérables pour se hisser au

rang des plus grands maîtres et, jour après jour, semaine après semaine, reproduit sur d'innombrables toiles ce qu'elle perçoit du monde qui l'entoure.

Sauf qu'au lieu de les vendre, tante Simone nous les refile en cadeau. Elle ne rate pas une seule occasion, d'ailleurs : à Noël, à Pâques, à chacun de nos anniversaires, à la fête des Mères, à la fête des Pères, c'est-à-dire huit fois par année, les murs de notre maison s'agrémentent de nouveaux paysages, de nouveaux couchers de soleil, de nouvelles planches à découper sur lesquelles gît tantôt un poisson exsangue, tantôt un légume ratatiné, tantôt un volatile à l'œil révulsé. Cela signifie que, chaque année, 14 toiles chassent 14 autres toiles qui se retrouvent soigneusement rangées au sous-sol, face irrémédiablement tournée contre le mur.

— C'est beaucoup, risquent timidement mes parents, qui aiment bien Simone, mais voient avec un certain effroi les petits rectangles s'accumuler au sous-sol.

— C'est beaucoup *trop*, renchérit ma sœur Désirée qui ne peut plus organiser ses mémorables *partys*. On a même plus de place pour danser ! Dès qu'on

est plus que dix au sous-sol, on s'enfarge immanquablement dedans !

— Vous pourriez parler au lieu de danser, je dis. Ça prend pas de place, ça. Même à dix.

Ma sœur a l'air horrifiée.

— Parler ?!

— Discuter, oui. Échanger des idées. Réfléchir.

— Échanger des idées sur quoi ?

Je la regarde, surprise.

— Mais... sur n'importe quoi : sur les films que vous avez vus, sur les livres que vous lisez, sur l'actualité, les arts...

Elle a l'air tellement dégoûtée que je m'empresse d'ajouter :

— C'est vrai que, dans votre cas, les idées, les livres, les arts, c'est pas évident, évident...

— On pourrait peut-être jeter quelques toiles, risque mon père.

— Une ou deux, renchérit ma mère.

— Une ou deux? s'insurge Désirée. Y en a assez pour remplir un conteneur!

On baisse la tête, confus. On revoit tante Simone, son sourire confiant, sa fierté quand elle nous offre ses cadeaux. Elle les enveloppe chaque fois dans des boîtes de formes et de formats différents mais, au bout du compte, c'est toujours la même histoire.

— Il faut trouver une solution, dit ma mère.

— Une solution, oui, renchérit mon père.

— On pourrait faire venir l'exterminateur, suggère Désirée avec son tact habituel.

— J'en ai une, solution, moi, je dis.

— Ah oui?

— On va les vendre, les toiles de Simone. Comme ça, tout le monde sera content.

Je les regarde en souriant, très sûre de moi.

— Quelle merveilleuse idée! déclarent mes parents à l'unisson.

— Quelle idée de fou! déclare Désirée.

Elle a le chic, ma sœur, pour décourager les plus nobles projets.

— Qui serait assez stupide pour vouloir acheter des trucs pareils?

— Tu exagères un peu, Désirée, proteste ma mère.

— Un peu beaucoup, renchérit mon père.

Je ne les écoute pas, je ne souris déjà plus et je ne suis plus du tout sûre de moi. Je repense aux tableaux de Simone, aux natures mortes tellement mortes, aux paysages sombres tellement sombres... Désirée a raison. Vu l'état de la marchandise à écouler, l'entreprise est plus que téméraire, elle est complètement folle.

Mais il est trop tard pour reculer. Je prends une profonde inspiration et je les regarde à tour de rôle.

— On va faire d'une pierre deux coups, pas vrai ?  
Débarrasser la cave et enrichir tante Simone.



Première étape : évaluer l'étendue du désastre. J'ai passé une semaine entière à dépoussiérer les toiles de Simone et à les classer par thèmes : paysages et couchers de soleil, maisons, natures mortes. J'en ai compté 147 en tout, avec un net penchant pour les animaux morts.

Seconde étape : me documenter sur la peinture. J'ai passé la semaine suivante à la bibliothèque à apprendre par cœur le vocabulaire utilisé par les critiques d'art et à vérifier si les toiles de tante Simone ressemblaient de près ou de loin à celles de peintres célèbres. Si je voulais trouver des acheteurs, il fallait parler des tableaux avec les bons mots et établir des ressemblances avec les chefs-d'œuvre connus.

Les résultats ont été décevants. J'ai eu beau chercher, je n'ai pas trouvé la moindre ressemblance entre les œuvres de Simone et celles des grands maîtres : tante Simone était absolument et désespérément unique en son genre.



Ma première tentative a été pour Désirée, qui travaille chez Frito-Express les fins de semaine. Ma pile de toiles sous le bras, je pousse la porte du casse-croûte en arborant mon plus engageant sourire.

Désirée lève les yeux vers moi et comprend de quoi il retourne. Son teint vire au rouge.

— Sors d'ici ! siffle-t-elle entre ses dents. C'est hors de question !

— Bonjour, madame Blandine, je dis très fort à la patronne, occupée à insérer des saucisses dans des petits pains alignés sur le comptoir. Je vous apporte de bien belles choses ce matin.

Sur ce, j'exhibe six natures mortes, parmi les moins sanguinolentes de tante Simone : deux perdrix, un faisan, un canard et deux volatiles non identifiés.

Le regard de madame Blandine vacille.

— Je parie ce que vous voulez que vos murs n'attendent que ces chefs-d'œuvre pour s'égayer un

peu, je dis. Y a rien comme une belle nature morte pour redonner vie à un commerce, pas vrai ?

Désirée se mord les lèvres au sang, une pomme de terre dans une main, un long couteau dans l'autre.

— C'est de toi ? s'enquiert madame Blandine après un moment.

La question me prend au dépourvu. Pensez donc ! Il y va de ma réputation. Essayer de *vendre* les œuvres de tante Simone représente déjà une preuve d'amour considérable. M'en déclarer l'auteur relève d'un dévouement exagéré. De tous les efforts que l'entreprise m'a coûtés, je peux dire aujourd'hui que celui-là a été le plus grand.

— C'est de moi, je réponds bravement.

— Eh ben, dis donc ! fait madame Blandine.

Elle hoche longuement la tête sans qu'il me soit possible de déceler le fond de sa pensée.

— C'est criant de vérité, j'ajoute pour l'encourager.

— Criant est le mot, en effet.

— Vos clients vont en avoir l'eau à la bouche.

— Aucun doute là-dessus, marmonne madame Blandine.

Elle réfléchit toujours. Prendra ? Prendra pas ? Je soupire.

— Il faut encourager la relève en peinture. Si des commerçants comme vous ne le font pas, qui le fera ?

Ma sœur me fusille du regard, en faisant mine de passer le couteau sur sa gorge.

— Daphné... fait aussi des paysages, risque-t-elle. De *beaux* paysages.

Silence.

— Des couchers de soleil jaunes, poursuit Désirée en guettant l'expression de sa patronne. Des flots bleus, des ibis roses, des montagnes beiges, des nuages blancs, des gris aussi... des...

Elle s'arrête, à bout d'arguments.

— Je te fais une proposition, finit par dire madame Blandine. J'en expose trois sur les murs, les trois plus... les trois moins... enfin, on verra. Si, dans une semaine, mes clients n'ont pas entre-temps déserté mon casse-croûte, je t'en achète une.



Je suis ressortie de chez Frito-Express sans un sou en poche, mais le cœur et le corps allégés. J'avais exhibé 6 des 147 œuvres de tante Simone et madame Blandine ne s'était pas évanouie, les murs de son casse-croûte ne s'étaient pas effondrés et personne n'avait appelé au secours.



Aucun des autres restaurants visités n'a voulu des trois natures mortes qui restaient. Un restaurateur a cru que je me moquais de lui et m'a claqué la porte au nez. Un autre a trouvé les toiles tellement tristes qu'il m'a fait entrer. Il m'a offert un verre d'eau en me demandant ce qui n'allait pas dans ma vie, si j'avais des amis à qui me confier et si je voulais qu'il appelle Ado-suicide. J'ai eu un mal fou à m'en débarrasser.

À bout de ressources et rompue de fatigue, je me suis rabattue sur les bouchers et les poissonniers. Au-bœuf-qui-louche m'a pris la *Tête de veau dans sa couronne de pommes de terre* et la poissonnerie Moule-à-gaufre, *Deux harengs saurs sur fond de haricots rouges*.

Le premier a accepté d'exposer la toile pendant trois jours consécutifs, « pas un de plus, a-t-il précisé, et si je ne déclare pas faillite d'ici là ». Le second m'a acheté la toile. Je dis bien *acheté*: 25 \$. Vingt-cinq beaux dollars pour une poignée de fèves rouges et deux vieux harengs fumés !

La semaine suivante a été consacrée aux paysages et aux couchers de soleil. Je les destinai aux commerces s'occupant de tourisme. C'était une idée de Désirée.

— Plus question que tu remettes les pieds chez Frito-Express, compris ?

Je hausse les épaules.

— Pas besoin. Je l'ai déjà visité.



— Ni dans aucun des casse-croûte du quartier, achève ma sœur. Je les connais tous, j'ai pas envie de ternir ma réputation.

— Quelle réputation ?

Elle a préféré ne pas s'engager sur un terrain aussi glissant.

— De toute façon, à part les paysages et les couchers de soleil, je vois pas ce qu'on pourrait réussir à vendre.

— *On* ? je demande.

Silence.

— *On* exclut la personne qui parle, Désirée. J'espère que tu t'exclus. C'est mon plan, pas le tien.

Elle contemple ses ongles vernis avec une attention fébrile, signe chez elle d'un profond embarras. Je lève les mains.

— Merci pour la suggestion, Désirée. Je m'occupe du reste. D'accord ?

Elle se ronge l'ongle de l'annulaire comme s'il lui avait fait un affront.

— Impossible. J'ai déjà pris rendez-vous.

— Quoi ? !

— J'ai téléphoné à toutes les agences de voyages.

Comme j'ouvre la bouche pour protester :

— Aucune n'a manifesté le moindre intérêt pour voir les tableaux.

— Évidemment ! Quelle idée de téléphoner avant ! Il faut prendre les gens par surprise.

— Ben moi, je pense qu'il faut les préparer, au contraire, et pas les prendre par surprise.

Pauvre Simone. Pauvre, pauvre Simone. Si elle nous entendait.

— Des plans pour qu'ils fassent une crise cardiaque, ajoute Désirée.

Elle se redresse et me regarde droit dans les yeux.

— L'agence Partir en douce nous attend.

— M'attend, tu veux dire.

— *Nous* attend.

La moutarde commence à me monter au nez.

— Voyons, Daphné, tu es bien trop jeune. Ton allure, tes vêtements... Aucune agence digne de ce nom va accepter de te recevoir... D'ailleurs c'est trop tard, je leur ai dit qu'on serait deux, que quelqu'un m'accompagnerait.

— Quelqu'un?!

— Pour transporter les toiles, oui.



Partir en douce ressemblait plus à un entrepôt désaffecté qu'à une agence de voyages. C'était une grande baraque carrée aux murs gris presque entièrement nus. Sur celui du fond, une affiche représentant un avion en train de s'écraser au sol était déchirée sur toute sa longueur.

En pénétrant dans l'agence, Désirée a eu un imperceptible mouvement de recul. Assise sur une chaise derrière un comptoir vieux de trois millions d'années, une dame à l'air aussi sinistre que son agence nous regardait en silence.

— Bonjour, a dit Désirée.

— Bonjour. C'est pour un voyage?

— Non, pas vraiment.

— Parce que je préfère vous le dire tout de suite, je fais Cuba et rien d'autre. Les temps sont durs.

— À qui le dites-vous!

Puis, sans que je m'y attende le moins du monde, Désirée pointe un doigt vers moi.

— Ma sœur vous a téléphoné hier.

Je la regarde sans comprendre.

— Moi?!

— Ah! c'est vous? fait la dame.

Elle me contemple d'un œil morne.

— De quoi était-il question, au fait ?

Désirée me regarde en souriant.

— Vas-y, Daphné. C'est ton plan, pas le mien.

Je dois avoir la bouche ouverte et l'air complètement idiot, parce que ma sœur a un petit geste nerveux de la main qui signifie : « Accouche ! On n'a pas toute la vie ! » J'avale comme je peux.

— Eh bien... comme je vous le disais hier, j'ai... j'ai ici quelques tableaux qui pourraient peut-être... intéresser votre agence.

La dame attend sans faire le moindre geste.

— Comme vous travaillez dans le dépaysement, j'ai pensé que ces toiles pourraient dépayser encore plus vos... vos...

Je suis complètement perdue. Désirée sourit toujours. Je toussote.

— Bref, je me suis dit qu'exposer des œuvres comme celles-là dans une agence de voyages pourrait inciter vos clients à... à partir.

— Ils sont déjà partis, marmonne la dame triste. C'est justement ça, le problème.

— Partis ?

— Partis, oui. Envolés, si vous préférez. Je suis tout bonnement en train de faire faillite.

J'ai un petit rire niais.

— Il y en aura d'autres, sûrement ?

— Bof !

Elle finit tout de même par se lever, contourne le comptoir et s'absorbe dans la contemplation des cinq toiles que je viens de disposer par terre.

— Certaines rappellent un peu O'Neil..., je dis.

Silence.

— Samuel O'Neil.